Colette, *Sido*, 1930.

Chapitre 2 — Le Capitaine

— Écoute ça, me disait mon père.

J'écoutais, sévère, il s'agissait d'un beau morceau de prose oratoire, ou d'une ode, vers faciles, fastueux par le rythme, par la rime, sonores comme un orage de montagne...

— Hein ? interrogeait mon père. Je crois que cette fois-ci !... Eh bien, parle !

Je hochais ma tête et mes nattes blondes, mon front trop grand pour être aimable et mon petit menton en bille, et je laissais tomber mon blâme :

— Toujours trop d'adjectifs !

Alors mon père éclatait, écrasait d'invectives la poussière, la vermine, le pou vaniteux que j'étais. Mais la vermine, imperturbable, ajoutait :

— Je te l'avais déjà dit la semaine dernière, pour l'Ode à Paul Bert. Trop d'adjectifs !

Il devait, derrière moi, rire, et peut-être s'enorgueillir... Mais au premier moment nous nous toisions en égaux, et déjà confraternels. C'est lui, à n'en pas douter, c'est lui qui me domine quand la musique, un spectacle de danse — et non les mots, jamais les mots ! — mouillent mes yeux. C'est lui qui se voulait faire jour, et revivre quand je commençai, obscurément, d'écrire, et qui me valut le plus acide éloge, — le plus utile à coup sûr :

— Aurais-je épousé la dernière des lyriques ?

Lyrisme paternel, humour, spontanéité maternels, mêlés, superposés, je suis assez sage à présent, assez fière pour les départager en moi, tout heureuse d'un délitage où je n'ai à rougir de personne ni de rien.